



Charles Plisnier

Faux passeports



nouvelles

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

ISBN 2-8040-2066-5

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est interdite sans autorisation écrite de l'éditeur.

Charles Plisnier

Faux passeports

roman

Postface de Pierre Mertens



*À Bernard Plisnier,
mon père, mon ami.*

*Le je de ce livre
n'est pas moi.*

GERHARDI

Souvenirs d'un agitateur

Avertissement

Le personnage qui dit « je » dans ce livre souhaiterait garder quelque mystère.

Ne pouvant éviter tout à fait de se mettre en cause, au moins s'est-il gardé de projeter la lumière sur ses propres actions. Il n'apparaîtra donc que comme l'observateur des milieux dans lesquels il vécut, des événements auxquels il se trouva mêlé. Si, malgré tout, le rôle qu'il joua se laisse deviner, ce sera uniquement dans la mesure où celui-ci engage la vie de ses héros.

De telles aventures, toutes prises dans une Histoire encore vivante, pouvaient se présenter de deux manières. Ou bien le narrateur allait délibérément briser avec la réalité ; s'en remettre à son imagination de confondre les événements, les âmes, les visages ; créer de toutes pièces des personnages semblables seulement à ses rêves ; s'abstenir de toute incursion dans ce domaine qui, interdit aujourd'hui, appartient pourtant déjà aux chartistes et appartiendra bientôt aux manuels scolaires. Ou bien il allait respecter la cadence, le déroulement, le matériel vivant de l'Histoire et présenter des personnages réels dont le nom est connu.

L'auteur, sous peine de fausser l'éclairage, le climat, la couleur de ses récits, a dû adopter cette deuxième manière.

On comprendra que, soucieux d'éviter tout scandale de mauvais aloi, il ait pris soin pourtant de démarquer ce que lui livrait l'Histoire - lieux, décors, événements -, au point que ceux-ci ne puissent être identifiés. On doit tenir ceci pour certain : les personnages qui, à raison des lieux où ils se meuvent - sièges de partis, légations -, pourraient être reconnus, ne sont précisément point ceux qui furent mêlés à ces actions. Parmi les genres bas, le récit à clé me paraît le pire. Le rôle du romancier ne saurait être de donner aliment à la curiosité publique ; moins encore de désigner des vivants, sous le masque de personnages, à la police ou aux comités des partis.

D'ailleurs, si quelques-uns des faits contés dans ce livre apparaissent dans un lieu différent de celui-là même où ils se seraient peut-être passés, cela ne saurait altérer la vérité d'une étude qui, avant tout, portait sur le drame d'une époque divisée, une certaine mystique de l'action, et surtout, sur des êtres dans le profond de leur conscience et de leur instinct - c'est-à-dire des âmes.

CHARLES PLISNIER

Pourquoi suis-je venu, ce soir, penser devant ces feuilles blanches ?

Depuis neuf ans, je n'ai plus connu cette disponibilité, cette attente, ce sentiment d'être prêt à recevoir une visite inconnue à laquelle, d'avance, on se soumet tout. Neuf ans pendant lesquels amour, famille, métier, tout ce qui occupe l'âme et les jours de la plupart des hommes, avait en fait, cessé de dépendre de moi ; neuf ans pendant lesquels je ne fus rien d'autre qu'un communiste, un révolutionnaire, un militant ; neuf ans pendant lesquels, armé de cette grâce que peut conférer aussi une foi terrestre, je tins en mépris toute activité qui ne fût un combat.

Et comme je combattis ! Au-dehors, contre les ennemis de l'Internationale ; au-dedans, contre ces frères en qui je croyais voir monter l'erreur et qui allaient, de jour en jour, dégénéral. Ah ! combien de séances nocturnes, autour des tables en bois blanc, à discuter les thèses, à chercher les mots d'ordre ; combien de meetings, dans les salles saturées de fumées et de sueur, d'impatience et d'espérance ; combien de manifestations et dans combien de villes, au-devant de ces cortèges escortés des camions de police et guettés par les fusils ; combien d'itinéraires à travers cette Europe où mon destin m'enfermait, toujours seul contre le pouvoir, automitrailleuses de Hambourg barque illégale sur la Baltique, rets de gendarmes de Sofia, officiers à

toutes les frontières - il faut passer, passage, passe-passe, faux passeports¹.

Remonterai-je le cours de ces neuf années ? 1919. J'écrivais en ce temps-là. Écrivais-je ? Ou si, croyant capter le monde, je le rêvais ! Tout à coup, le parti communiste me prit tout entier.

J'éprouve encore ce mouvement qui, alors, s'empara de moi. La faculté de droit. Les auditoires obscurs de la rue des Sols. Les cours étaient pleins de soldats qui revenaient du front. Le soir, dans les brasseries, on agitait frénétiquement le destin du monde. Si j'essaie de me représenter ce qui se passa en moi, je trouve divers sentiments très contradictoires : une répulsion violente contre cette médiocrité contente qui allait s'étalant sur chaque face humaine ; une haine de la haine à laquelle, pendant la guerre, je m'étais fait, mais dont la survivance créait en moi un malaise irritant, comme d'une plaie qu'on froisse ; une horreur du désordre que je voyais éclater dans cette basse prospérité des riches, cette basse résignation des pauvres et cette effrayante adhésion des uns et des autres à un ordre de valeurs qui ne pouvait convenir à tous ; une impatience devant cette abominable confusion ; un besoin de voir s'élever quelque chose à quoi l'on pût se donner sans réserve ; une admiration épouvantée pour la révolution russe ; le sentiment qu'on était là-bas, dans une atmosphère de héros à la douzaine, de violence, de miséricorde, de chevaux crevés, de machines enrayées, de drapeaux de rencontre, de vengeance et de pardon, qui me faisait vivre soudain et comprendre les récits de mes livres : le faubourg Saint-Antoine, le corps sur la claie de la princesse de Lamballe et la mort des girondins ; l'illusion enivrante de trouver dans Marx une explication complète et cohérente du monde terrestre dans son passé, son présent et son avenir. En fait, je disais que je

venais au communisme par les voies de la doctrine, mais je sais maintenant que ce qui me persuadait, c'étaient les tristes images de la vie : une ouvrière éblouie devant de faux bijoux, l'air content d'un garçon livreur mal lavé, les queues des cinémas, tout ce qui montrait la bourgeoisie appâtant les pauvres avec son matérialisme veule et l'appétit de ht perdition. Peu à peu, tout se calma en moi. Tant est grand le besoin d'un ordre intellectuel, je crus que le marxisme avait pris possession de moi et, dans ces casiers et ces rayons, je rangeais les images de la vie. Mais déjà je les sentais déflorées ; elles étaient devenues des exemples édifiants.

Je parlais le soir dans des groupes d'étudiants et pour frapper leur esprit, j'élevais avec ferveur l'ombre de bouleversements sanguinaires. Plusieurs me suivaient et s'assemblaient autour de moi. Depuis, ils ont rejoint leur classe et parlent avec attendrissement de ces engouements généreux. C'est ainsi que je fus délégué de mon pays à cette assemblée où quelques jeunes intellectuels venus des universités d'Europe fondèrent l'Internationale des étudiants communistes. J'appartins au premier groupe de ceux qui formèrent le parti communiste. Mais je ne pouvais me donner à moitié. Je répudiai tout ce qui n'était pas cette foi à laquelle j'étais pris. Quelle force aurait pu m'arrêter ? J'avais couché le Christ sous les tomes de Lamarck et de Darwin, de Huxley et de Spencer, et je le croyais bien enseveli pour toujours. Débarrassé de lui, j'étais libre. Je me moquais de ma famille. Et si les miens, par une contradiction qui eût dû m'inquiéter, étaient les seuls bourgeois qui trouvassent grâce devant mon cœur, je jugeais durement leur tranquillité, leur contentement d'une hiérarchie à l'égard de laquelle je voulais me déshonorer, leur obstination à voir en moi un enfant prodigue qui, après avoir fait le périple d'usage, reviendrait manger le

veau gras. Je voulus partir, aller sans désespérer me mettre au service de la révolution vivante devant Ioudénitch et Koltchak, mais on me fit remarquer que ma place était dans mon pays et que si chacun le désertait, l'ennemi aurait partie trop belle. Je voulus rompre avec cette hiérarchie haïssable qui faisait de moi un privilégié, avec cette culture dont je voulais la défaite et la destruction ; courir me mêler à ceux que je nommais les derniers hommes : mes frères ouvriers ; mais on me fit honte de ce romantisme démodé, de ce mysticisme de narodnik et on me représenta que je servirais mieux en remplissant d'abord mon destin bourgeois. Je vis, dans cette exhortation des ouvriers et des autodidactes, une assez comique dévotion envers les valeurs frelatées auxquelles je ne pouvais plus attacher la moindre foi, mais je me soumis. Je fis mon droit comme tout le monde. Je m'inscrivis au barreau. Et je jus vraiment avocat. Pour être sincère, je dois avouer que l'exercice de ma profession me choqua moins que je l'eusse attendu. Serait-il tout à fait juste de dire que je m'y complus ? En tout cas, l'intellectuel bourgeois, qui demeurait en moi sans doute, trouvait des satisfactions à ces jeux. Et je m'établis assez aisément dans cet équilibre. La destinée me donnait ainsi juste assez de contact avec les forces de mon passé et de ma classe pour contenter mon esprit et lui ôter le sentiment d'une rupture irréparable.

Ce fut la seule concession que je consentis. Pour le reste, j'entendais me donner et je le fis. Ainsi, admettant que tout mon temps et toutes mes forces devaient appartenir à mon parti, à la révolution, je m'interdis d'écrire. Si je disais que ce fut ma pire souffrance, mon plus lourd sacrifice, qui le croirait ? Et pourtant, que de fois, alors que j'étais engagé dans la lutte, alors que pour tous je figurais un militant, un combattant, et au moment même où l'acte à faire requérait toute ma pensée, toute ma volonté, me

sentis-je pris soudain d'un malaise affreux, d'un sentiment éperdu de privations, d'un enivrant besoin de m'enfermer, de prendre mes tempes entre mes mains, de me laisser aller à mes rêves, de tracer sur le papier ces signes qui se bousculaient en moi. Dans des cafés de faubourg attendant le moment de monter sur l'estrade, soudain les visages de mes compagnons reculaient dans des lointains de cauchemar, leurs paroles de fraternité et de courage devenaient un brouhaha confus, je ne voyais plus que des verres à moitié vides sur la table en pitchpin souillée d'écume. J'eusse pleuré. Mais l'heure sonnait. J'étais, sur l'estrade, cet orateur que soulève une exaltation sans limite. Lequel de ces deux hommes était vraiment moi ? Le mal n'est-il point qu'ils étaient vraiment moi tous deux ?

On entre dans un parti ; on en sort ; on le défend ; on le combat. Dans ce sens, le parti communiste n'est pas un parti, mais une alliance plutôt, un pacte, une Église. Les guerres civiles, les luttes au sang lui ont donné ce caractère religieux. Chaque membre est réellement un membre, une partie d'un tout, solidaire avec lui et qui éprouve dans son être les malheurs qui le frappent et les maladies. D'avoir détruit cela, Staline nous paraissait coupable. Dès lors, il ne s'agissait plus de ressentir, de réagir à l'ennemi, mais d'obéir. Nous avons dit non.

Avons-nous bien fait ?

Ah ! si on nous avait demandé d'accepter la décision du Komintern, nous l'aurions acceptée, attendant des temps meilleurs, faisant confiance dans la santé, la ferveur de ces millions d'hommes un instant abusés. Nous nous serions inclinés. Nous aurions obéi.

Mais ce que le Komintern nous demandait, c'était de reconnaître publiquement et solennellement pour des erreurs ces pensées que nous avions mûries en nous, ces opinions que nous

nous étions formées sur le destin du monde et sur les devoirs des communistes, notre croyance que l'Internationale devait changer ou périr - et de les abjurer.

La lutte géante commencée en 1922 s'est achevée là. La révolution permanente contre le planisme, le communisme universel contre un communisme national, l'esprit qui est sel et flamme contre une mystique de la machine.

Comment, pensions-nous, l'esprit aurait-il pu vaincre dès lors que, par une aberration inimaginable, il acceptait jusqu'au langage de ses ennemis ?

Dans le monde entier, son compte paraissait réglé : chassés de l'Internationale, ces « intellectuels romantiques », ces « petits-bourgeois enflés de spiritualisme », ces « démocrates honteux » ! Il restait un petit noyau de rebelles à réduire au bout de cet Occident. Voilà chose faite².

Maintenant, cette vie que je lui avais donnée, le parti communiste me l'a rendue.

Je n'ai pas le courage d'écrire aujourd'hui ce congrès d'Anvers. En y allant, nous de l'opposition, pouvions-nous croire qu'on nous épargnerait ? Ah ! clamions-nous en nous-mêmes, ce parti, ne l'avons-nous pas, nous aussi, formé, dans les combats au sang de la guerre civile, dans la communion de chaque assemblée ; n'en sommes-nous pas, nous aussi, la chair ?

Il faut avoir appartenu à de telles communautés pour comprendre le drame qui nous déchire.

Sans doute, il suffisait d'une petite abjuration. « Faites-la ! nous criaient certains tout bas. Restez, à ce prix, dans le parti. Vous reprendrez votre œuvre. » Mais au-dessus de tout, ne plaçons-nous pas le devoir de sincérité ? Et si nous avons licence de sacrifier notre orgueil d'homme, ne sommes-nous pas

comptables, envers ceux qui nous suivent, de l'erreur et de la vérité ?

C'est à moi qu'échut l'honneur de lire, au nom des trente-trois rebelles, la déclaration qu'ils ne pouvaient abjurer.

Alors, le délégué du Komintern, Iégor Vijniazine, demanda au congrès notre exclusion. Aux deux tiers des voix, le congrès la vota. Ainsi, nous étions chassés.

Iégor Vijniazine. C'est lui dans ces journées, lui - sa parole, sa personne - qui m'a bouleversé par-dessus tout.

Un vrai croyant, oui. Octobre 1917, la guerre civile sur tous les fronts, dix missions de première ligne. Tranquille, impassible, violent et doux. Après ce débat âpre et cruel, je l'ai revu : visages découverts, la grande tristesse des séparations, une volonté éperdue de nous comprendre...

J'ai noté ses troublantes paroles :

« Vous, camarades, vous prenez le parti pour une maison. Un jour vous y entrâtes. Un jour, il vous plaît d'en sortir. Le parti n'est pas plus une maison que ne l'est l'Église. Il y a les maisons du parti comme il y a les églises de l'Église. Mais, comme l'Église, le parti figure une communauté de chair et d'esprit. »

Et raillant ce que je nommais notre dignité d'homme - qui nous interdisait de confesser pour erreur ce que nous tenions pour vérité -, il me demandait s'il était pire, pour un révolutionnaire, d'aimer par-dessus tout sa peau ou « ce qu'il nomme son honneur ».

Peut-être Iégor Vijniazine a-t-il raison ? Peut-être n'étais-je pas un vrai communiste ? Peut-être suis-je seulement à la poursuite de l'homme ?

Je me sens perdu comme un fruit détaché d'un arbre. Mais peut-il encore germer ?

Maintenant, il me faut, tout seul, sauver ma foi. Et comment,

moi que posséda la religion du groupe, croire que, tout seul, j'aie raison ? Je n'ose.

Ne suis-je pas, comme le disaient mes ennemis, un élégiaque, un tendre, un sentimental, un poète qui a mal renoncé ?

Je le crains, oui, quand, à me souvenir, je revois toutes ces figures.

Héros durs et faibles, partisans, croyants malgré eux à la poursuite d'une lumière qu'ils mourraient plutôt que de nommer, matérialistes familiers avec le martyr et raillant les saints, pauvres hommes, pauvres femmes : fantômes perdus et très aimés...

Je veux les retrouver en retrouvant ces pages blanches - ce triste paradis auquel on m'a rendu. Si je pouvais faire lever ces ombres, vives ou mortes, et, dans cette solitude où me voici reclus, retrouver leur compagnie ?

1. Le passage suivant ne figurait point dans la première édition de *Faux passeports* (juin 1937). Il a paru dans la revue *Esprit* (numéro du 1^{er} février 1938). L'auteur a cru devoir toutefois supprimer quelques phrases dont il n'entend plus aujourd'hui prendre la responsabilité.

2. Fin de passage omis dans la première édition.

Maurer

Pilar me disait : « Pour que vous me haïssiez tant, faut-il que je vous ressemble ! » C'est ainsi qu'elle me punissait quand je lui reprochais trop durement sa faiblesse, sa langueur et d'être demeurée attachée à ces choses de sa classe qu'elle disait répudier. Aujourd'hui que sans doute elle ne reparaitra plus jamais dans ma vie, j'essaie, pour m'en délivrer, de recomposer sa figure incertaine.

Parce que tout, en somme, commence là, une image me revient toujours. Dans un couloir d'hôtel très long, la porte d'une chambre s'ouvre. « Ah ! Vous voilà ! » dit Pilar. J'entre dans un petit salon standard. Une toque de femme coiffe le téléphone. Sur les fauteuils traînent des lettres ouvertes, un livre de Novalis, deux ou trois numéros de *L'Humanité*, une écharpe d'un bleu dur.

Je revois une malle de cuir fauve, trapue, aux coins de cuivre. Sur une grande étiquette, je lis :

MADemoiselle
PILAR GUILHEN Y ARIAGA

À côté de cette étiquette, Pilar s'assied. Mon visage laisse apparaître sans doute quelque ironie. Elle abaisse les yeux, réalise ce tableau qu'elle fait, se lève, rit doucement.

– C'est une faute de goût de la vie, dit-elle.

C'était à Genève, environ la Noël 1919. Il y avait là un congrès des étudiants socialistes. Je m'y trouvais comme délégué de mon pays.

Au-dessus d'un prolétariat auquel ils avaient repris ses armes, les gouvernements capitalistes essayaient de liquider la guerre. Mais les haines longtemps nourries ne retombaient pas facilement. Les petits-bourgeois s'habituèrent mal à l'idée que la partie était finie, qu'il convenait de jouer un nouveau jeu et, voyant se défaire ces devises monétaires qui chiffraient leurs titres de rente, attribuaient à la méchanceté du vieil ennemi, ce nouveau méfait. Les ouvriers, devinant que rien n'était résolu encore, sentaient quelque chose manquer dans leurs mains, regrettaient des fusils, mais, dépouillés, ne savaient à quoi s'en remettre. La guerre continuait quelque part, du côté de la mer Blanche, de l'Oural. Seulement, peu d'hommes savaient que penser de ce surgeon d'incendie et le mot soviétique commençait à peine, pour quelques-uns, d'être un signe de libération, de victoire.

À cause même de cette incertitude, une fièvre violente s'emparait de certains qui, dans ce marasme, voulaient tout reconstruire et se faisaient soldats d'on ne sait quel salut.

Dans les universités d'Europe, des fils d'aristocrates, de bourgeois, touchés par la grâce, se rassemblaient pour brûler de très vieilles idoles. Il y avait ceux qui sortaient de l'abattoir et criaient, convaincus par l'horreur de leur vision, que le monde devait périr qui permettait de tels crimes ; ceux qui, lisant Marx, y trouvaient une explication complète des sociétés et de l'Histoire et, grisés de voir clair quand tous allaient dans les ténèbres, y soumettaient entièrement leur esprit ; ceux qui, épouvantés par le désordre, cherchaient, pour peu qu'il le fallût, jusque chez l'ennemi de leur classe, une autorité, une paix dure ; ceux qui,

dans une exaltation poétique, chérissaient secrètement ce trouble où l'on vivait deux fois ; ceux qui appelaient une nouvelle foi plus terrestre et tremblaient tout entiers, rien que de dire : Moscou, soviets, Internationale. Il y avait aussi quelques fils d'ouvriers qui, parvenus dans la culture à sauver leurs origines, retournaient délibérément du côté des leurs.

Dans cette petite salle au haut de Plainpalais que nos camarades genevois avaient obtenue pour nos assises, nous étions ainsi vingt ou trente jeunes gens venus de tous les points de l'Europe. Je revois avec une netteté singulière quelques-unes de ces figures qui, par la suite, apparurent parfois de manière éclatante au milieu de la lutte sociale ou, plus souvent, se défirent, retournèrent par un détour insensible à la classe dont elles étaient un moment sorties.

Qu'est devenu ce haut garçon placide, aux paroles si mesurées, si exactes, aux yeux si purs, qui cachait sous un nom de guerre en *a*, bref et dur, l'un des noms les plus lourds de l'aristocratie hollandaise ? Et cette Anglaise, d'une si fine, si étrange beauté, qu'il nous arrivait, voulant l'écouter, de ne pas l'entendre ? Mais ce pasteur vaudois qui serrait ses gros mollets dans des bas de golf et portait toute sa barbe, noire et soyeuse, est devenu l'un des trois ou quatre personnages à qui furent donnés les leviers de commande de l'Internationale communiste ; cette petite Autrichienne, épaisse et laide, fut tuée au milieu des ouvriers, en février 1934, sur le Ring, à Vienne ; et de ces deux frères yougoslaves, l'un est mort, martyrisé par la police dans la prison de Glatnaïa, l'autre, ayant sillonné l'Europe et le monde, organisé cent foyers de pensée, formé cent mille jeunes soldats pour la révolution, meurt de tuberculose quelque part en Asie où l'Internationale l'envoya, avec Trotski.

L'atmosphère tendue qui nous avait empoisonnés, le sentiment

de s'être trouvé des frères à travers l'espace, l'ivresse de jouer un rôle historique, le goût des idées générales, le besoin de certitude, tout cela contraignait chacun à prendre aussitôt position en face des problèmes les plus vastes. Ainsi, il apparut tout de suite que ce qui se jouait là, c'était le combat de l'esprit réformiste et de l'esprit de révolution.

Pierre de touche infallible. À peine fondée, l'Internationale des étudiants socialistes et communistes eut à décider de son adhésion à l'une des deux grandes Internationales qui se partageaient les forces du prolétariat. Aussitôt, le débat prit un accent violent et assez pathétique. Et le congrès fut divisé en deux camps.

Quelques esprits tendres et inquiets, désolés de voir se détruire, le jour même qu'elle naissait, cette union d'intellectuels en quoi ils avaient mis une si belle espérance, tentaient de concilier les nouveaux ennemis, demandaient du temps, cherchaient une voie où s'engager ensemble. Mais comment leurs paroles eussent-elles trouvé quelque écho ? Pour les uns, le bolchevisme montrait la face même de la barbarie ; il usurpait le nom de socialisme pour anéantir une Europe où le socialisme se faisait. Pour nous, celle que nous nommions l'Internationale jaune avait livré les ouvriers à la bourgeoisie dans la guerre, elle tentait de les lui livrer à nouveau dans la paix. Voievitch prononça un discours plein de haine et d'éclairs, brisa tous les fils qui unissaient encore ces jeunes hommes. Le soir même, le congrès se scinda en deux moitiés.

Ceux qui avaient voté l'adhésion à la Troisième Internationale se réunirent le lendemain dans l'arrière-salle d'un café au fond d'un faubourg populaire.

C'est alors que parut Pilar.

La séance venait de s'ouvrir quand elle poussa la porte. Elle la referma doucement et se tint debout, un peu appuyée au chambranle. La lumière des petites fenêtres semblait s'amasser sur elle.

Malgré la chaleur agressive qui emplissait la salle, elle ramenait sur son corps le pan de son long manteau qui était d'un gris très pâle, bordé d'hermine. Elle ne paraissait point belle : trop petite, trop fluette, avec un teint trop brun, des yeux trop noirs, trop grands.

On lui donna la parole. C'est en français qu'elle parla. Elle dit qu'elle apportait au congrès de la nouvelle Internationale des étudiants communistes le salut de ses camarades espagnols ; qu'arrivée la veille, elle s'était refusée à siéger, même un jour, avec ceux qui représentaient les forces mauvaises du mouvement socialiste ; qu'elle allait reporter avec bonheur, dans son pays, la nouvelle d'une rupture sans retour avec ces traîtres ; que maintenant, il fallait se mettre au travail.

Elle parlait une langue parfaitement correcte, mettant une certaine coquetterie à terminer toutes ses phrases avec soin. Mais son débit était un peu nerveux ; sa voix un peu rauque.

On l'applaudit. Quelqu'un avança une chaise. Elle s'assit au milieu de nous. Elle enleva alors sa toque d'hermine et nous vîmes qu'elle avait les cheveux ras.

Au cours du débat de ce matin-là, elle intervint à plusieurs reprises. Ses interventions, très brèves et parfaitement précises, montraient une connaissance singulière de la situation politique internationale et de l'état des partis ouvriers. Mais sans cesse, comme si elle en fût obsédée, elle reprenait le même thème : la lutte contre les centristes et les conciliateurs.

Cette position ne laissa pas de me surprendre. Et je ne pouvais me défendre, pour mesquin qu'un tel sentiment me parut, de voir

quelque désaccord entre l'élégance recherchée dont témoignait cette jeune fille jusque dans sa manière de parler, de dire *je*, et le sectarisme provocant de son attitude révolutionnaire. Pour moi, je pensais comme elle, qu'il fallait, dans l'aile gauche du mouvement socialiste, détruire toute confusion ; mais le travail de propagande dans les universités semblait proposer des tâches plus urgentes. Me tournant vers elle, je le dis assez durement.

Le soir, les délégués, comme s'il leur en coûtait de se séparer, de rompre cette fraternité, cette lutte, allaient dîner ensemble dans quelque restaurant. Ils se groupaient tout naturellement, au hasard des conversations commencées ou selon les langues qu'ils parlaient. L'Espagnole vint se placer près de moi et me prit vivement à partie. Pourquoi donc avais-je voté l'adhésion à la Troisième Internationale ? N'étais-je pas un simple réformiste ? Quelles tâches irais-je donc proposer aux étudiants en ce moment où le régime se défaisait, où il allait s'agir de se jeter à la rencontre des autos blindées, de prendre d'assaut des ministères, des centrales téléphoniques ?

Je lui demandai, aussi doucement qu'il fût possible, si elle se sentait à l'aise dans cet optimisme, si elle croyait vraiment qu'on pût se ruer au pouvoir sans parti, sans organisation, sans armes, si elle jugeait la bourgeoisie finie, au point qu'elle dût, comme les notables de Calais, en chemise et la corde au cou, venir nous remettre ses clés. N'avions-nous pas, en 1919, subi plusieurs défaites dont nous nous relevions mal ?

– Vous êtes, disait-elle, un conciliateur et un défaitiste...

Je voyais s'agiter ses mains longues. Je considérais ce visage d'enfant que ravageait la passion de penser, de lutter.

Peu à peu, nos camarades étaient partis en nous faisant adieu de la main. On se mit à desservir. Une seule lampe brûlait au-dessus de nous.

L'Espagnole disait de son pays qu'il dormait, mais comme une tigresse épuisée. Autour de nous, le décor se défaisait. Elle ne vit pas qu'on enlevait sa tasse vide, qu'on emportait les fleurs.

C'est tout d'un coup, je crois, qu'elle s'aperçut de son absence et que nous demeurions seuls. Elle sourit et se leva.

La nuit était limpide et glacée. Pilar s'arrêta sur le seuil, considéra les façades que la lune bleue faisait reluire, longuement respira.

– Ah ! mon ami, dit-elle, qu'il fait bon vivre !

Mais déjà, je ne la reconnaissais plus.

Elle m'avait pris le bras. Le rythme de sa marche devint plus lent, plus léger. S'agissait-il encore de la révolution, de l'Espagne ? Elle considérait la perspective des lampadaires et me demandait si chacune de ces lumières, oui, ne réjouissait pas les yeux. Elle laissait traîner sa main le long de quelque balustrade et disait : «... Ah ! est-ce que le froid ne brûle pas mieux ? » Elle voulait, dans les branches nues d'un square, voir des formes animales, des signes. Elle assurait qu'on ne peut décentement dormir quand la nuit est si belle.

Nous errâmes longtemps dans les jardins, près du lac. L'eau d'encre où couraient des reflets retenait nos yeux. « La nuit, disait doucement ma compagne, l'eau me fait peur jusqu'à la joie. » Puis, se prenant au fanal rouge qui brûlait au milieu de l'ombre, elle regrettait que les étoffes dont on se vêt ne pussent avoir ce rayonnement.

Nous finîmes par boire du thé dans un établissement du centre, plein de lumières, où quatre musiciens jouaient des danses anglaises et des tangos. C'était, je crois, l'*Old India*. Autour de nous, une foule assez mêlée s'agitait bruyamment. Mon amie paraissait se donner à cette clarté, à cette tiédeur, à ce bruit. Sa face, un moment fouettée par le froid de la nuit, retrouvait

doucement son teint doré, ses ombres. Sa main s'alourdit sur la table, joua avec la cuiller d'argent. Un sérieux étrange apparut dans la ligne de la bouche, le plissement des yeux.

– Pilar, dis-je, vous êtes défaitiste.

Déjà, elle riait. Mais elle s'arrêta net. Allais-je connaître un peu le secret de cette âme vivace et partagée ? L'orchestre vint à mon secours. Alors, parce que les violons versaient un chant un peu sauvage, un peu tendre, Pilar s'humilia...

– Vous savez aussi bien que moi, dit-elle, comme c'est difficile...

– Il y a des noms lourds à porter.

Pilar disait cela avec une complaisance qui me choquait. Je mis dans mon sourire, mon regard, tout ce que je pouvais d'ironie.

– Oui, faisait-elle, vous vous vengez. Vous pensez que rien ne m'autorise vraiment à douter de votre rigueur révolutionnaire. Mais pour avoir jugé, truqué, rusé, aurons-nous supprimé notre vrai nom et tout ce qu'il y a dedans ? Pourquoi mentir, vous, quand je me découvre ? Je sens bien que vous êtes comme moi, divisé, et que votre esprit condamne tout votre être. Mais est-ce que nous pouvons tuer tout notre être ? Et pourquoi le ferions-nous ? Ce qu'il faut, c'est le donner. Si nous sommes prêts à cela, nul n'a rien à nous demander de plus.

Que voulez-vous ? Je suis Pilar Guilhen y Ariaga. Mon père vit à Madrid. Il regarde les journaux, dîne au club, va au golf, joue au poker, parle avec les matadors, regarde passer les femmes, et quand il est las de ces exercices, s'enferme pour lire des romans anglais. Je l'aime bien. Il est intelligent et très bon. Mais son intelligence ne s'avise de l'argent que quant à le dépenser. L'argent vient comme coule la rivière - d'où ?

Qu'importe ! Il fait ce qu'ont fait tous les siens depuis cinq ou six siècles. Les six ou sept mille fenagas de sol qu'il a du côté de Séville, il les loue à quelque arrendatorio. Ce que celui-ci fait, il l'ignore - et si les pegujaleros obtiennent des paysans douze heures de travail pour une peseta. Quand il revient de Séville, il voit, dans les champs recuits, sous le féroce azur, les campesinos maigres et brûlés attendre l'eau qui ne vient pas. Il ne sait pas si ce sont ses terres, ses paysans, ses bêtes. Que je voie ainsi, moi, déjà c'est un miracle singulier.

Mais pour mon cœur, que signifient ces êtres, plus attachés à la terre que des oliviers et moins sensibles ? Et ne me sont-ils pas plus étrangers que des figures de livre ou quelque oiseau ? C'est ce qu'ils seront un jour qui importe. Seulement, cela, le savent-ils ? C'est à nous d'en faire des hommes. S'ils nous aident, tant mieux. Sinon, malgré eux.

N'est-ce pas ainsi ? Un jour que nous cherchions une explication de ce monde étrange qui se détruit sans cesse et qui va, aujourd'hui, menaçant ses valeurs les plus pures, nous avons lu Marx et compris cette révélation. N'êtes-vous pas, comme moi, venu au communisme par le jeu de votre raison ?

J'avouai à Pilar, si honteux cela dût-il lui paraître, que, d'abord, le spectacle de la misère m'avait révolté jusqu'au cœur. Mais elle ne me crut pas.

– Non, non, disait-elle. Il faut être franc. Qu'avons-nous de commun avec ces hommes ? Un idéal de destruction ? Mais ils ne le connaissent pas. Les temps sont prochains, mon ami. Tout va se défaire, recommencer. Pendant quelques dizaines d'années, une sorte de déluge saccagera les villes, les villages, emportant les vieilles familles, les vieilles idoles. Nous avons la chance de vivre dans ce bouleversement, de le pressentir, d'y mettre la main. Mais au moment même où se feront autour de nous ces

images vues en rêve, nous souffrirons terriblement.

Ne le sentez-vous pas ? Souffrir, ce sera de ne trouver plus de sens à ce livre que nous aimâmes, de voir aller au musée ces statues, ces tableaux qui nourrissaient notre esprit, de porter des vêtements tout faits d'étoffes malveillantes, d'entendre mettre l'amour à la portée de tous, de prendre des repas sans fantaisie avec des inconnus aux mains mal lavées, de prononcer des discours simples et directs où notre pensée, comme livrée aux orthopédistes, aura l'air d'un schéma. Mais j'attends cette sorte de souffrance avec un étrange appétit. Car je sais que notre classe est condamnée par l'histoire et je trouve que c'est bien.

Mais maintenant, ah, laissez-moi me détendre encore, achever de boire sans arrière-pensée, dans cette tasse bien formée, ce thé de Chine qui est bon ; jouir de cette tiédeur qui atteint ma peau, l'enveloppe, et si cette musique est vulgaire, la savourer avec un irritant malaise.

– Pilar, dis-je, vous avez encore, je le crains, quelques belles heures à vivre avant cette manière de suicide que vous souhaitez.

– Je ne sais plus comment la soirée s'acheva. Il me semble que j'accompagnai Pilar jusqu'à la porte de son hôtel. En tout cas, je me souviens d'avoir longtemps erré seul dans la nuit glaciale.

Je le sentais bien, Pilar n'était même plus une énigme. Ce cynisme de jeune bourgeoise blasée, cette foi révolutionnaire pressée de se dévorer, il me fallait avouer qu'elle les traduisait en mots saignants. Qu'elle eût outré sa pensée par bravade, je n'y découvrais pas moins, portés à l'extrême, des sentiments qui, en moi, étaient assez confus. Mais je résolvais autrement ce conflit.

Tant que nous n'avions pas, justement, tué tout notre être, sacrifié nos inclinations, nos goûts, résigné nos traditions, brisé nos liens de famille, d'amitié, et jusqu'ici changé la coupe de nos vêtements, est-ce que nous ne risquions pas de porter dans ce

mouvement révolutionnaire où mon cœur me jetait, des germes de doute, de décomposition ?

Peut-être celle-ci avait-elle plus que moi de courage, qui savait se voir, se juger, s'aimer, se mépriser et tout de même se donner sans réserve et croire. Mais je ne pouvais l'admettre. Je me mettais à la haïr honteusement, doucement.

Elle reparut le lendemain dans la salle du congrès. Je cherchais sur son visage un accent de gêne. Mais de s'être ainsi livrée lui paraissait sans doute naturel. Elle me salua gaiement de la tête avec un air de complicité.

On débattait une thèse sur le travail de pénétration dans les universités. Là encore, elle prit avec violence une position extrême, « gauchiste », comme on dit depuis.

– Pourquoi, demandait-elle, un programme de propagande qui contraindrait à nous suivre quelques jeunes bourgeois ? Prendre en traître, par des sentiments, ces âmes qu'un sentiment tout opposé, au jour dit, rejetterait dans leur classe ? Ou tenter avec des arguments de livres la persuasion du suicide ? Le mouvement socialiste n'avait-il pas assez de renégats qu'il fallût maintenant les fabriquer en série ? Non. Non.

Nous devons être, dans les universités d'Europe, des foyers d'étude, de discussion, où n'entreraient que des volontaires, saturés jusqu'à l'écoeurement de cet esprit bourgeois dont ils sont les derniers dépositaires et qui, d'eux-mêmes, auraient fait vœu d'en finir. Quelqu'un, pourtant, cria que c'était une position d'aristocrate. On fit observer à Pilar qu'il y avait, dans les facultés de lettres et les facultés polytechniques, des étudiants pauvres, sortis du prolétariat, encore tout pris dans leur classe. Mais elle répondait, non sans dureté :

– Les avez-vous vus, les étudiants pauvres ? Enfermés dans